

le mot de la présidente



e n'est pas sans une certaine émotion que cette année j'ouvre la lettre d'information lci et Ailleurs 2017. Bien-sûr, je me suis déjà adressée à vous à de nombreuses

reprises depuis 2010, mais c'est en tant que présidente et non plus vice-présidente que, cette année, je rédige cette ouverture.

Difficile de prendre le relais de Jean-Pierre Chometon, notre président durant ces dix dernières années. Nous avons formé avec Jean-Pierre, pendant 6 ans, un binôme heureux, efficace, complémentaire dans un dialogue et un respect mutuel permanent. Masculin et Féminin, très différents l'un de l'autre, nous avons su grandir ensemble dans nos responsabilités envers vous, envers les Kogis et envers les institutions auxquelles nous devions rendre des comptes sur les activités de Tchendukua.

Il va sans dire que remercier Jean-Pierre d'avoir accepté la responsabilité de président pendant 10 ans est une évidence.

Mais au-delà, je souhaite, ici et devant vous, souligner l'engagement sans faille que Jean-Pierre a su donner quels que soient le jour et l'heure pour que Tchendukua perdure, poursuive et développe ses actions. Un engagement bénévole qui lui a demandé du temps, de l'énergie, de la passion et du courage afin de maintenir le cap de notre Association en plus de ses responsabilités familiales, professionnelles et spirituelles.

10 années de présidence où Jean-Pierre a contribué à faire passer notre Association au niveau où nous sommes aujourd'hui. Membre de l'IUCN (International Union for Conservation of Nature - ONU), soutenu par l'AFD (Agence Française de développement) et regroupant plus de 6000 adhérents et donateurs.

Je reprends le flambeau, avec enthousiasme et motivation, entourée et soutenue dans cette tâche par de nouveaux membres constituant le Bureau : Etienne Boespflug, vice-président (membre du conseil d'administration depuis 10 ans), Michel Podolak, vice-président (membre du conseil d'administration depuis 1 an), Florence Bulté, secrétaire (membre du conseil d'administration depuis 3 ans) et Egbert Maagd, trésorier (membre du conseil d'administration depuis 2 ans). Sans oublier le soutien et le travail permanent de nos «piliers» : Eric Julien, Jacqueline, Madeleine et Edith.

Et puis, comme vous le savez, Tchendukua ne pourrait gérer tous ses projets sans le travail régulier d'un chargé de projets.

Eymeric Brunet-Lecomte nous a accompagnés avec grand professionnalisme ces trois dernières années, et il a décidé d'entreprendre un parcours professionnel ne lui permettant plus d'occuper cette fonction.

L'occasion, pour l'ensemble des membres du CA, de le remercier et de saluer la quantité de travail effectué dans l'ombre par Eymeric qui, sans relâche, nous a aidé à faire avancer notre utopie collective.

Pour remplacer Eymeric, nous souhaitons la bienvenue à Pauline Thiériot qui nous a rejoints en février 2017 en charge des projets, du suivi des partenariats, de la communication et de la vie associative. Après des études en gestion de projets humanitaires et droits de l'Homme, Pauline s'est engagée auprès de différentes associations, en France et à l'international.

Un panorama riche de diversités, de talents et de sourires qui constitue aujourd'hui l'équipe en charge de notre belle Association.

C'est, je l'espère, avec plaisir que vous allez maintenant parcourir cette lettre d'information annuelle où nous vous avons résumé l'essentiel de nos actions réalisées durant ces 12 derniers mois, afin de vous garder toujours informés de nos activités qui perdurent, grâce à vous, depuis maintenant plus de vingt ans.

Belle lecture,

Marie-Hélène Straus, Présidente





Partenariat

Particuliers, personnalités, entreprises, elles, ils sont nombreux à nous soutenir, à s'engager auprès de Tchendukua.

Dans ce numéro, nous avons choisi de vous présenter deux de nos partenaires : **Patricia Nagelmackers**, Tayrona Life et **Natalia Fernandez**, Agence Linka International.



Patricia Nagelmackers

Tayronalife.com est un site de e-commerce qui propose une large sélection d'articles de bien-être et de Yoga éco-friendly adaptés aux yoginis débutants ou confirmés soucieux de la planète. Le site distribue des marques de Yoga qui partagent les mêmes valeurs que Tayronalife : authenticité, équilibre, partage et respect de l'environnement.



Natalia Fernandez

Natalia Fernandez est colombienne. Elle a découvert la France alors qu'elle était étudiante à Paris. C'est un coup de cœur pour le pays où elle vit maintenant depuis 11 ans. Passionnée de communication, elle a toujours évolué dans ce domaine. C'est tout naturellement qu'en 2013, elle a créé l'agence de communication Linka International, partenaire de Tchendukua.



Pourquoi soutenir les Indiens Kogis?

Le nom de notre site Tayronalife trouve ses origines en Colombie, dans le Parc National Tayrona, où a germé l'idée de créer cette boutique en ligne.

C'est donc tout naturellement que, dès le lancement du site, nous nous sommes rapprochés de Tchendukua - Ici et Ailleurs. Les Kogis, par leur mode d'existence basé sur le respect de la nature, des autres et la recherche d'équilibre, nous semblent partager des valeurs très proches de celles que prône le yoga, qui base sa pratique sur la recherche de l'équilibre.

C'est cette proximité de pensée, et notre souci constant de protection de notre planète, qui nous ont amené à soutenir l'association Tchendukua et les actions qu'elle mène au profit des Indiens Kogis. Nous annonçons à nos clients « qu'à chacune de leurs commandes passées sur le site, nous plantons un arbre en Colombie, dans la Sierra Nevada pour aider les Indiens Kogis à reboiser les forêts ».

www.tayronalife.com

Qu'est-ce que Linka International?

C'est une agence de communication internationale qui a pour vocation d'accompagner les échanges pour et entre les acteurs émergents.

Comment avez-vous soutenu Tchendukua?

Nous avons réalisé la communication du projet Zigoneshi de restitution aux Kogis d'objets précolombiens en or. Il s'agissait de raconter cette histoire via les médias et d'expliquer la grande portée symbolique de cet acte.

Pourquoi avoir soutenu l'association?

Le projet de Tchendukua correspond parfaitement aux valeurs de Linka International. Le projet Zigoneshi cherchait à faire vivre le dialogue entre la société millénaire des Indiens Kogis et nos sociétés modernes. C'est aussi ce que Linka International cherche à faire : ouvrir le dialogue et créer des liens.

Pensez-vous poursuivre le partenariat avec Tchendukua ?

Oui, je pense que la philosophie kogi est exceptionnelle, et que nous avons beaucoup à apprendre d'eux. Linka peut aider à transmettre ces messages à différents publics, en France comme en Colombie.

http://linka-int.com/

Dans le cadre de l'année 2017 franco-colombienne, en présence de deux représentants de la société des Indiens Kogis, 60 photographies vont être présentées, dans les locaux de la librairie Actes Sud, aux visiteurs de la quarante-huitième édition des Rencontres de la photographie d'Arles.

Du 3 juillet au
24 septembre 2017
Librairie Actes Sud,
avec le soutien de
l'Association du Méjan,
l'Association Tchendukua
Suisse et la Fondation
Denis Guichard

Kogis, la mémoire des possibles

Exposition photographique à Arles

Nous sommes la nature !!!

Nous ne le savons pas encore, mais les sociétés « racines », dont font partie les Indiens Kogis, derniers héritiers des grandes sociétés précolombiennes du continent sud-américain, mémoire d'un temps qui semble révolu, sont porteuses des clés de notre avenir. Pour les explorateurs de possibles déjà en chemin, elles offrent la chance d'élargir le regard, de retrouver l'essentiel, pour tenter de distinguer d'autres formes de compréhension du monde, d'être et de vivre ensemble. Ce dialogue reste à construire dans la beauté et avec inspiration. Peut-être que, par les regards qui se croisent et les différences qui s'accueillent, pourrons-nous faire naître de nouveaux chemins nourris de ces étincelles qui, toutes ensemble, font une si belle lumière, celle de la vie ?

C'est dans cet esprit qu'a été mis en œuvre ce parcours photographique -

«Zigoneshi» Dialogue avec les Indiens Kogis -Kagaba- de Colombie

La photo pose la question du regard, de ses intentions. Regard de celui qui « prend » la photo, et bien sûr, regard de celui qui la découvre. Dans le cas de cette exposition, un troisième regard intervient. Celui des sujets « photographiés », les Indiens Kogis pour qui, l'idée de « saisir un instant sur une image », est encore largement étrangère à leur histoire.









En présence de deux représentants de la société kogi à l'inauguration,

Arregoces Coronado et José Gabriel Limako, du 3 juillet au 24 septembre, dans les locaux de la librairie Actes Sud, 60 photos intimistes, surgissement d'une tradition vivante dans notre modernité, vont être présentées à nos regards. Ce témoignage d'une société profondément humaine où tout est « signe », sorte de « tu es, donc je suis », peut-il réveiller en nous, la conscience de cette interdépendance qui nous lie dans une communauté de destin ?

Aujourd'hui, réfugiés dans les hautes vallées de la Sierra Nevada de Santa Marta, Colombie, les Kogis regardent avec tristesse les petits frères, « les civilisés comme ils s'appellent eux-mêmes », déchirer les trames de la vie.

«Il ne s'agit pas seulement de comprendre la culture des Kogis, mais plus largement, de contribuer à la redéfinition des conditions de survie de l'humanité. La créativité culturelle des Kogis ouvre la voie à des pratiques soutenables qui permettent de vivre dignement et en paix.»

> Tierra de Hermanos Mayores, Gerardo Reichel-Dolmatoff, anthropologue colombien, 1912-1994

Afin d'ouvrir la voie de ce dialogue vrai, où l'autre vient questionner, recomposer, enrichir, «ce qui est en moi», il nous a semblé juste de laisser la parole aux Kogis. Souhaitons que ces mots, reflets d'une pensée et d'un être au monde, nous aident à décoloniser nos imaginaires, condition pour faire face aux grands enjeux de notre temps.



Kogis ou Kagaba? D'où parle-t-on?

Les Espagnols, les conquistadores, puis après, les anthropologues sont arrivés et ont dit : «Ces gens-là, ces Indiens, on va les appeler des Kogis». C'est un mot qui chez nous signifie «gens mauvais», ou plutôt, «les gens qui mettent du désordre». Notre vrai nom, dans notre langue, c'est Kagaba. Les Kagabas sont ceux qui connaissent les lois ancestrales, les lois de la vie, et qui savent comment faire pour les respecter. Les animaux connaissent et respectent ces lois de la vie. Les humains, eux, ne les respectent pas et détruisent tout.

Les lois de la nature et les lois ancestrales

A l'origine de toutes choses, il y a les lois ancestrales, les lois de la nature, sur la base desquelles ont été créés les formes, les êtres et les choses. Vous, vous parlez de «dieux». Nous, nous parlons du Monde de Sé. Ce sont ces lois qu'il faut comprendre et respecter. Ce sont elles qui créent la vie. Si on ne les respecte pas, les difficultés, les maladies ou les accidents surgissent. Vos députés, vos sénateurs, font des lois qui vont contre la nature, qui génèrent des problèmes et des déséquilibres. Comment pouvez-vous faire et penser les choses, sans penser à la nature, sans penser à ce que vous êtes vraiment?



La Mère nature

La nature, c'est la mère, c'est elle qui donne la vie à ses enfants ; qui les porte et les fait vivre. Elle est sacrée. La mère, c'est l'eau, les lacs, les marais, les mangroves, les rivières. Il est important que l'eau puisse circuler librement pour rester vivante. Autrement elle meurt. Vous, vous faites des canaux, des barrages, vous la mettez dans des tuyaux. Comment réagiriez-vous si nous faisions passer votre sang dans des canalisations toutes droites? La vie vient de l'eau, nous naissons dans l'eau, dans le ventre de notre mère, nous sommes de l'eau. Sans eau, nous ne pourrions pas vivre. Vous, vous ne la respectez pas, vous la polluez avec des plastiques et des produits chimiques. C'est pour cela que la nature est malade. La mère nature, la femme, c'est elle qui donne la vie. C'est pour cela que pour nous les femmes sont très importantes, que nous devons les respecter. Ce sont elles qui donnent la vie, qui nous guident, nous protègent et nous ouvrent le chemin. Faire du mal ou maltraiter une femme, c'est comme maltraiter la nature, ce n'est pas possible. Et maltraiter la nature, c'est se maltraiter soi-même, puisque nous sommes la nature.

Les Mamas, les éclairés



Les *Mamas*, les éclairés, sont ceux qui savent se relier avec la nature, ils ont les connaissances pour l'écouter et la comprendre. Ils sont formés dans le noir, car c'est là que la nature nous enseigne les lois ancestrales, d'abord dans le ventre de la mère, c'est là que tout se passe, s'inscrit, comme dans celui de la mère terre. La formation dure 9 ou 18 ans. Le chiffre 9 est très important, car il nous rappelle les 9 mois que nous passons dans le ventre de notre mère. Un *Mama* n'arrête jamais d'apprendre, il continue à se former pendant toute sa

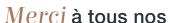
vie. Le mot *Mama* veut dire soleil, celui qui éclaire et réchauffe tous ses enfants, toutes les formes de vie, sans distinction, hommes, plantes ou animaux. Il existe des femmes *Mamas*, des *Sagas* qui elles sont reliées à la lune.



L'amour

Ce qui se rapprocherait le plus de ce mot, amour, pour nous, ce serait *Seiwa*. Rentrer en *Seiwa*, c'est rentrer dans une relation du cœur avec les êtres et les choses. Une relation consciente, qui vient du cœur, avec les personnes, les différentes choses qui sont dans la nature : l'eau, les lacs, les rivières, les animaux, les arbres... C'est ça l'amour pour nous, prendre conscience des différentes relations depuis le cœur. Ce que nous essayons de rencontrer, c'est la beauté intérieure des êtres et des choses, pas juste l'apparence. La beauté intérieure est liée aux relations que cette personne entretient avec les autres, et avec la nature.

















partenaires

ACTES SUD













Dimension spirituelle et dimension matérielle

Pour nous, toute action, toute décision, doit d'abord commencer à travers une dimension spirituelle avant d'être mise en œuvre dans le monde matériel. Tout vient de Sé, le monde de l'esprit. C'est par la dimension spirituelle que les choses se créent, se connectent. Lorsque l'on meurt, le corps revient à la mère, dans la terre, mais l'âme rejoint la dimension spirituelle qui, elle, ne disparaît jamais, elle est à l'origine de la vie. C'est le Monde de Sé, ce qui précède les formes de la vie, les choses vivantes.

Zigoneshi

Zigoneshi est un mot qui signifie beaucoup de choses chez nous. Je t'aide, tu m'aides ; tu as besoin de moi, j'ai besoin de toi. C'est pour cela que nous sommes venus en France, à votre rencontre, pour essayer d'échanger, de partager nos connaissances ; voir si nous pouvions entrer ensemble en Zigoneshi car nous dépendons tous les uns des autres. Aujourd'hui, la terre est malade, la nature est malade. Si nous ne faisons rien, nous allons disparaître. Nous sommes comme des enfants turbulents qui ne veulent plus écouter leurs parents. Maladies, problèmes, difficultés vont se multiplier. Nous envoyons à la nature un message de violence et de destruction ; nous lui disons «nous ne voulons plus de toi, nous ne voulons pas vivre plus longtemps». Alors, elle nous renvoie



ce que nous lui envoyons, de la violence et de la destruction : des tremblements de terres, des inondations, un dérèglement climatique. Si nous voulons essayer de soigner la nature, la protéger, c'est ensemble que nous devons le faire. Ce n'est pas une question kogi, française ou suisse, c'est une question qui concerne toute l'humanité. Il faut que nous entrions en Zigoneshi, entre nous, entre les petits frères, vous, et nous les grands frères, et avec la nature. Nous devons faire la paix avec la nature. Si nous la protégeons, alors elle nous protégera, et nous pourrons continuer à vivre, sinon, elle va réorganiser son corps, sa pensée, et se débarrasser de nous. L'espère humaine disparaîtra, mais la nature, elle, continuera son chemin.

Les 20 ans de Tchendukua

C'était le 14 novembre 2016 au Théâtre du Gymnase à Paris. Plus de 400 personnes étaient là, réunies, présentes, pour célébrer ensemble, 20 ans d'aventure de Tchendukua, 20 ans passés auprès des Kogis à tenter de faire vivre et partager ces valeurs si souvent entendues, si difficiles à incarner : la liberté, la fraternité et l'égalité, au service de la vie.



Merci à tous ceux et celles qui ont répondu présents à notre invitation, afin de faire de ces 20 ans de notre association, un instant unique.

« Je suis arrivé fatigué avec les problèmes de ma journée dans la tête, ces moments de fraternité vécus m'ont fait le plus grand bien » nous partagera Pierre-Etienne, l'un des participants, à l'issue des 2 heures de spectacle. Le fil rouge de cette soirée qui reliait le formidable Duke Orchestra de Laurent Mignard, aux magnifiques solos de ses musiciens, les textes lus par Pierre Richard, aux temps chantés sous la direction de Michel Podolak, les témoignages d'Eric Julien ou d'Olivier Jehl, aux images des Indiens Kogis ?

Le dialogue, et cette précieuse opportunité que nous avons de nous laisser nourrir et enrichir par l'autre, qui n'est pas moi, afin de tenter de faire vibrer l'âme du temps. Ce soir-là, l'association Tchendukua, créée il y a 20 ans par Eric Julien, Jacqueline Bac et Françoise Calier, était plus que jamais vivante.

20 ans...

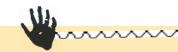
C'est l'occasion de penser au chemin parcouru, les difficultés, mais aussi les joies et les réussites. Les difficultés, ce sont les leaders indiens qui disparaissent, les milliers d'hectares de forêts détruits, les routes, les mines qui se développent, le tourisme tentaculaire, Gentil Cruz, compagnon de la première heure, torturé et abattu par la mafia paramilitaire. Pas à pas, préserver une terre, puis une autre, tendre une main et partager un sourire, replanter un arbre, écouter les bruissements de la forêt qui, de nouveau, respire.



« La transformation s'opérait si lentement qu'elle entrait dans les habitudes sans provoquer d'étonnement. En redescendant par le village, je vis couler de l'eau dans des ruisseaux qui, de mémoire d'homme, avaient toujours été à sec. (...) En même temps que l'eau réapparut, réapparaissaient les saules, les osiers, les prés, les jardins, les fleurs, les oiseaux et une certaine raison de vivre. »

Jean Giono, L'homme qui plantait des arbres





« Lorsque vous rencontrez quelqu'un, saluez-le avec quelques paroles aimables. Peu importe que ce soit un inconnu ou une de vos connaissances. Affranchissez votre esprit de toutes mauvaises pensées, peurs ou craintes, envers autrui. Montrez-vous généreux en tout, évitez de blesser les autres. Quelle que soit l'impression qu'ils vous donnent, eux aussi ont connu des moments difficiles et la vie leur a beaucoup appris.

Parlez-vous... »
Paroles Hopi





Les joies et les réussites

Ce sont 1700 hectares de terre rachetés, cartographiés et restitués aux Kogis, des villages recréés, des objets en or restitués, des forêts régénérées, des rivières qui se sont remises à couler, des perroquets revenus s'installer, des sourires d'enfants. Peu à peu, la confiance s'est établie, qui permet toutes les audaces, multiplie les possibles. Confiance avec les Kogis, bien-sûr, mais aussi, confiance avec vous, amis, adhérents, soutien fidèle qui, depuis 20 ans, partagez ce chemin. Tournées de conférences, lettres d'informations, films, livres, nous permettent de rester en liens réguliers, fidèles, avec les 1300 adhérents et les 5000 donateurs et sympatisants qui nous accompagnent, pour certains, depuis de longues années.

Et la suite nous direz-vous?

La suite, elle va de soi... Pour les Kogis, pour Gentil Cruz, pour une certaine idée de la vie, continuer à s'engager pour préserver et faire vivre la diversité. Là où certains tentent toujours de bâtir des murs, nous nous obstinons à jeter des ponts vers les Kogis, ces «autres» qui, car ils pensent différemment, peuvent nous informer sur ce que nous ne savons plus de nous. Nous avons cette conviction, que remettre le vivant dans nos pensées, nos actes, est une nécessité de chaque instant, pour les humains modernes que nous sommes.





Merci aux Kogis, et plus largement, aux sociétés «racines» de nous le rappeler en permanence. Merci aussi à toutes celles et tous ceux qui, hier ou aujourd'hui, nous ont accompagnés ou nous accompagnent sur ce chemin : Françoise Callier, René-Charles Millet, Paul Vivarès, Geneviève Morand, Jean-Jacques Liengme, Véronique Petitjean, Asalla et Luc Saint-Laurent, Ulrich Ramp, Jacques Clérissi, Jean-Pierre Chometon, qui fut Président pendant 10 ans, Jean-Louis Crouan, François Colombo, Eymeric Brunet-Lecomte, Edith Ansart, Madeleine Della Rovere, Jean-François Maréchal, Jean-Paul Capitani, Françoise Nyssen, et bien d'autres, sans qui, ce chemin n'aurait pas été possible.

Votre participation à cette soirée

La vente des livres, le soutien de nombreux partenaires parmi lesquels les sociétés Enthéas, Mémory, Tarvel, Léa Nature, Sennse, Germe, Ekibio, Artistes en Mouvement, Zenika, Isiqom et Clarins, à qui nous partageons un remerciement particulier pour leur fidélité depuis plusieurs années, nous ont permis de récolter près de 24 000 euros, soit plus de 18 hectares qui vont pouvoir être restitués aux Kogis. Il se dit que ce n'est pas le résultat qui compte, mais le chemin emprunté pour y parvenir. Un chemin qui, avec les Kogis, nous permet de réorganiser notre pensée, nos rapports aux autres et aux mondes, d'apprendre, pas à pas, à être humains ensemble. Et finalement, qu'y a-t-il de plus précieux que de grandir ensemble ? Vivement les 30 ans de Tchendukua que nous puissions toutes et tous vous retrouver!



En 2017 s'est achevé le projet Mendihuaca, initié en 2012.

Son objectif: rendre aux Kogis leurs terres ancestrales dans la vallée de Mendihuaca.

En cinq ans, grâce à vos dons, à nos partenaires, et à notre équipe colombienne qui a su mener à bien le projet en dépit des obstacles, ce sont 630 hectares de terre qui ont été restitués. Sur ces terres, situées en haut, au milieu et en bas de la vallée. 21 familles se sont installées et font revivre leur culture. Les Mamas réveillent les Ezuamas, lieux sacrés d'où les Kogis tirent leurs connaissances. Les pratiques culturelles se transmettent, et la nature reprend ses droits. Le couvert forestier se reconstitue peu à peu, et des espèces végétales et animales réapparaissent, en particulier des oiseaux (Guacamayas).

Grâce au retour des Kogis, les tensions se sont apaisées dans la vallée. Les Kogis sont un peuple pacifique, respecté autant que craint par les populations paysannes. Grâce à leur présence, il est à nouveau possible d'emprunter des chemins traditionnels tayronas, les ancêtres des Kogis, que la violence avait rendus inaccessibles pendant des décennies.

Témoignages

« Alors, depuis ils ont commencé à acheter plus de terres... Ensuite, il a été possible de laisser un peu plus de forêt dans la partie haute, et maintenant, nous avons notre jardin potager. »

Récit de Mama Vicente

« Avant, il y avait beaucoup de bétail et la terre était très érodée, maintenant elle est protégée. Aussi, les paysans abattaient beaucoup d'arbres, maintenant cela ne se fait plus. Par exemple, un jardin potager se fait sur la terre en friche (permaculture). Tout ceci se fait en accord avec nos principes de cultures et, de cette manière, nous assainissons les terres récupérées. Sur les terres de Miramar et de La Danta, qui ont été récemment achetées, les herbes des terres en friche sont hautes. »

Entrevue avec Luis Alimaco

Les perspectives

- Poursuivre l'accompagnement et la restitution des terres aux Kogis;
- Accompagner d'autres peuples indigènes de la Sierra Nevada de Santa Marta, en particulier les Wiwas, pour leur permettre de récupérer leurs territoires ancestraux;
- Sur les terres restituées, appuyer les démarches de régénération de la biodiversité menées par les communautés indiennes :
- Porter la voix des Kogis et des autres peuples indigènes menacés, en s'alliant avec d'autres organisations pour être mieux entendus.





L'espace Bonda

En 2014 est né un nouveau projet : créer un lieu d'échanges, de recherche et de formation, destiné aux Kogis, mais aussi aux autres populations de la région de Santa Marta et aux visiteurs étrangers. Ce projet se met progressivement en œuvre sur la terre de Bonda, achetée dans le cadre du projet Mendihuaca. Situé à quelques kilomètres de Santa Marta, l'espace Bonda offre aux Kogis qui doivent se rendre en ville un lieu de passage adapté à leur mode de vie. La terre de Bonda a aussi vocation à devenir un espace de dialogue entre les Kogis et les sociétés modernes, et un lieu d'expérimentation agricole et de découverte de la biodiversité.

Le terrain, d'une superficie totale de 8 hectares, est divisé en deux parcelles : 6 hectares sont rendus aux Kogis et 2 hectares seront destinés

aux bureaux de l'association en Colombie, à l'accueil des visiteurs et à la mise en place d'un jardin conservatoire. Au cours de ces derniers mois, l'équipe colombienne a finalisé les démarches administratives nécessaires au parcellement du terrain, et a poursuivi l'écoconstruction des bâtiments qui hébergeront les visiteurs. En parallèle, grâce au travail spirituel mené par les Mamas, les Kogis se réapproprient peu à peu le lieu. Trois familles kogis se sont installées autour de maisons traditionnelles construites ces dernières années. Afin de couvrir leurs besoins alimentaires, les familles ont entrepris des cultures de légumes et de tubercules, et élèvent des poules et des cochons.

Le lieu est aussi dédié à la régénération de la biodiversité et à l'agroforesterie. Dans cette optique, une petite pépinière a été créée en 2016, dans laquelle s'impliquent une vingtaine de jeunes de 14 à 18 ans, pour la plupart des fils de paysans de la région de Santa Marta. Un jardin conservatoire est également prévu, qui sera géré avec les Kogis et s'appuiera sur les méthodes de «régénération naturelle assistée» qu'ils utilisent. Lieu de recherche et d'expérimentation, ce jardin aura aussi une visée pédagogique afin de permettre aux chercheurs et aux autres visiteurs de mieux comprendre les pratiques des Kogis pour préserver et reconstituer la biodiversité.



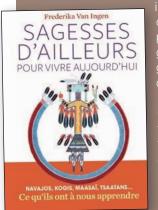


- À LIRE

Sagesses d'ailleurs pour vivre aujourd'hui

Dans ce livre, Frederika Van Ingen est allée à la rencontre de 11 passeurs occidentaux* de sociétés racines, dont Eric Julien. Ces passeurs ont vécu et partagé longuement avec ces peuples, et «désappris» comme ils disent, pour mieux percevoir l'essence de ces cultures qui puisent leur connaissance aux plus près des racines de la mémoire humaine. Ils la traduisent aujourd'hui auprès de nous, en parole et en actes.

On y découvre les histoires singulières de ces passeurs, leurs apprentissages auprès de ces peuples et leurs spiritualités (Navajos, Kogis, Tsaatans, Maasaï, Crees, Surui, Apaches,) ainsi que la facon dont



ils les transmettent aujourd'hui chez nous, à travers leurs propres activités (accompagnement du vivre ensemble, gestes premiers, peintures de sables, chants, immersion nature, roue de médecine...). Comme ces savoirs ne sont véritablement accessibles qu'à travers l'expérience, l'auteure a elle-même expérimenté, avec les passeurs, les outils qu'ils proposent pour expliciter en quoi ils sont transformateurs.

Lien à l'autre, à soi-même, à la nature, au vivant, au métier d'être un homme sur cette terre ou à l'art d'être ensemble : ces peuples, trop souvent vus comme des victimes impuissantes de notre modernité, possèdent pourtant des réponses très actuelles à nos problèmes, car ils ont su préserver dans leurs cultures ce qui fait l'universalité de l'humain. Ce livre ouvre des passerelles entre nos regards différents sur le monde et explore les voies possibles pour imaginer un modèle de société reconnectée au vivant.

→ *Les passeurs : Kim Pasche, Xavier Péron, François Demange, Corine Sombrun, Maud Séjournant, Charles-Hervé Gruyer, Lorenza Garcia, Princesse Constance de Polignac, Céline Ochem, Borys Cholewka, Eric Julien.

→ Pour en savoir plus : www.facebook.com/lecercledespasseurs/

Sagesses d'ailleurs pour vivre aujourd'hui Editions Les Arènes 23,90 € Témoignage





Rencontre avec une femme kogi...

Ma communauté

Ma communauté, les Kogis de la «Sierra Nevada de Santa Marta» est forte d'environ 20 000 personnes organisées en 43 communautés réparties à travers les 10 bassins versants de la Sierra.

Les familles vivent et travaillent dans leurs «fincas», leurs fermes, relativement éloignées les unes des autres. Les

villages sont utilisés pour réunir les membres de la communauté afin de se retrouver, prendre des décisions, faire nos fêtes traditionnelles et développer nos activités.

Etre Kogi, aujourd'hui, signifie appartenir à un peuple, une société caractérisée par une culture vivante, nourrie par nos Mamas (hommes shamans) et

nos Sagas (femmes shamans). Cette culture, basée sur les lois des origines ou la loi de Sé, se vit en lien avec la terre, le territoire. C'est lui qui nous transmet le code moral et spirituel qui régit notre société.

Pour nous, la vie se structure autour de deux énergies : masculine et féminine. Dans notre vie traditionnelle, nous sommes tenus de respecter ce principe, d'être « en accord » avec, en « Yuluka ». Dans notre vie traditionnelle, cela a pour conséquence une organisation de nos vies personnelles et collectives par sexe, les conseils et les énergies étant différents pour les hommes et pour les femmes.

Les pères spirituels et les mères spirituelles, l'esprit qui précède les formes, ont donné à l'homme et la femme des connaissances et des fonctions spécifiques pour maintenir l'équilibre de la Sierra Nevada, de la vie et la préservation

de notre culture traditionnelle. Depuis, les pratiques masculines et féminines sont menées en parallèle et se complètent. Les hommes et les femmes, leur capacité à relier leurs énergies, jouent un rôle important pour soutenir notre culture

Les femmes tiennent une place très importante. Non seulement nous avons la responsabilité de **mettre au monde**



les enfants, de les **élever** et de les **éduquer**, mais nous jouons, aussi, un rôle essentiel dans **la santé** et l'équilibre de la nature, du territoire et de la communauté. C'est à travers le principe du féminin que s'incarne la **connaissance subtile de la vie**, que nous transmettons aux enfants par les chants et la musique.

Le principe féminin

Il se manifeste dès le moment de la fécondation de l'être humain, où la volonté de la mère spirituelle rend possible le premier cycle de développement de la vie. Ceci se termine par la naissance physique de l'individu devant le soleil, l'air et l'eau. Mais ce cycle ne s'arrête pas là, le développement physique de la femme l'amène à un moment de plus grande profondeur représenté par son sexe et sa nature de femme.

Les fondements culturels des femmes Kogis intègrent l'histoire et la tradition qui sous-tendent non seulement **le sens profond de la spiritualité**, mais aussi en termes généraux **la vie communautaire**, **familiale et quotidienne**.



Nous, femmes Kogis nous respectons des codes symboliques pour favoriser la coexistence, source d'harmonie et le respect. Notre fonction principale est de maintenir l'intégrité de ses principes qui permettent la cohésion sociale, le dialogue et le respect des conditions d'existence de l'humanité.

« Tisser, c'est penser. Avant d'agir, nous travaillons toujours notre pensée en tissant nos petits sacs. nos mochilas, qui sont utilisés par les hommes. Cela représente et exprime notre pensée. »



L'organisation sociale de notre société et sa mission, s'occuper de la « Terre mère », ont été déterminées par « Sé ». Ce sont nos parents spirituels qui ont transmis la connaissance et le pouvoir :

- Aux Mamas (l'autorité spirituelle masculine du savoir, gardiens de l'héritage de la loi des origines pour préserver le Cœur du monde)
- et aux Sagas (l'autorité spirituelle féminine du savoir et de l'héritage de la loi d'origine de Seinekun).

Afin qu'ils réalisent les activités spirituelles, mentales et matérielles nécessaires pour préserver et maintenir l'équilibre du «Cœur du Monde» - la Sierra Nevada de Santa Marta - . de la planète, de l'Univers et de toutes les formes de vie existantes. L'unité et la pratique collective de cette connaissance ancestrale à partir de perspectives masculines (Mamas) et féminines (Sagas) garantissent la préservation de la culture kogi en tant que société traditionnelle et de la nature.

Les Sagas, sur la base de leurs connaissances ancestrales, déterminent quel type de travail les Mamas doivent faire pour prévenir tout effet préjudiciable au bien-être des membres de la communauté, sur le territoire et sur la nature.



Les Sagas

Ce sont des femmes Kogis qui se préparent très longtemps et ont été sélectionnées à un jeune âge, ou de préférence dans la vie adulte après avoir eu des enfants. Comme votre préparation académique dans la société moderne, les Sagas sont

> préparées à différents niveaux et passent entre 15 et 20 ans de leur existence à apprendre, condition pour réaliser de nouveaux cycles. De la même façon, il y a des spécialistes dans une discipline, les Sagas se spécialisent chacune dans des domaines particuliers, par exemple : la guérison des os, la guérison de la grossesse, la guérison de la morsure de

serpent, l'interprétation de rêves, les danses et ainsi de suite...

> Margarita Zarabata Coronado, femme Koqi



« C'est dans la loi de "Sé", la loi des origines, que se trouve l'ordre des choses, matériel et spirituel, les sources de l'harmonie. SéRankwa représente l'autorité spirituelle masculine, en charge de l'autorité et de l'organisation. SéYnekun représente l'autorité spirituelle féminine, la pratique, l'utilisation et la responsabilité du territoire. »

Saga Kogi, Shamane

Interview

Alessandro Pignocchi





«L'animisme amazonien peut constituer pour nous un outil de pensée très fécond.»

Depuis 20 ans, Tchendukua s'attache à favoriser le dialogue entre les peuples racines et notre modernité. L'Ecole de la Nature et des Savoirs développe depuis 11 ans des expérimentations de transition dans les domaines de l'agriculture, la gestion de projets, la santé et l'éducation. De ces explorations et de ce dialogue naissent des applications dans le monde économique, le management, la gouvernance, l'interrogation et l'incarnation des valeurs. Dans cet esprit de Zigoneshi (« je te donne, tu me donnes »), Tchendukua souhaite poursuivre ces échanges à l'occasion d'un colloque en 2018 : « Vers un troisième monde », un modèle à imaginer issu d'une rencontre entre peuples racines et modernité.

Cet entretien avec Alessandro Pignocchi, chercheur en sciences cognitives et philosophie de l'art à l'Institut Jean Nicod (CNRS/ENS/EHESS) s'inscrit dans ce dialogue. Son album, Anent, (Editions Steinkis) met en images sa rencontre avec les Jivaros Achuar, qui vivent en Amazonie entre Equateur et Pérou.

Qu'est-ce qui vous a amené à rencontrer les Achuar ?

Une passion précoce pour l'ornithologie m'a mené relativement jeune dans des communautés indiennes, en Amazonie équatorienne, notamment chez les Huaorani. Un peu plus tard, mon intérêt pour les oiseaux s'est doublé d'une curiosité post-adolescente pour les drogues psychotropes, ce qui m'a conduit chez les Shuar, une tribu du groupe Jivaros, comme les Achuar, mais qui a été rejointe beaucoup plus tôt et plus brutalement par le front de colonisation. Plus tard i'ai lu «Les lances du crépuscule», dans lequel l'anthropologue Philippe Descola raconte ses trois ans de vie chez les Achuar, à la fin des années soixante-dix. Cette lecture m'a fait entrevoir le monde à côté duquel j'étais passé. J'ai eu envie de retourner en Equateur pour essayer de voir à quoi ressemble un séjour dans ce genre de communauté lorsqu'on a les textes de Descola en tête.



«Anent, nouvelles des Indiens Jivaros»

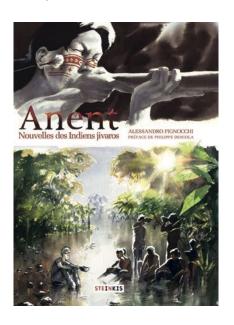
Alessandro Pignocchi (préface de Philippe Descola), Editions Steinkis, 2016, 20 €

······ À NOTER -····

Alessandro Pignocchi a signé également, en 2017 un «Petit traité d'écologie sauvage», aux Editions Steinkis, une tentative illustrée de traduire avec humour dans notre monde occidental la pensée achuar du lien à ce que nous nommons «la nature».

Qu'est-ce qui, dans «Les lances du crépuscule», vous avait particulière-ment attiré vers eux?

Beaucoup de choses dans ce livre peuvent fasciner un citadin occidental. Mon intérêt pour l'ornithologie m'a peut-être rendu particulièrement sensible à l'idée d'après laquelle les indiens d'Amazonie n'ont pas de concept de nature et ne pensent pas le monde au prisme de la distinction entre nature et culture. Pour les indiens, les relations avec les plantes et les animaux ressemblent plus à ce que nous considérons comme des interactions sociales. C'est vrai pour toutes les ethnies animistes, en Amazonie et ailleurs.









Qu'est-ce qui a changé dans leur société par rapport à ce que vous en aviez lu ?

Les choses semblent avoir assez peu changé. Le fleuve qui traverse leur territoire (le rio Pastaza) n'est pas navigable et aucune route ne s'approche de chez eux. Pour se rendre sur leurs terres, il faut louer une avionnette privée et terminer en pirogue. La différence la plus notable est le regroupement de l'habitat en petites communautés, alors que du temps de Descola la règle était l'habitat dispersé. La baisse de la mortalité infantile a par ailleurs entraîné une augmentation de la population, ce qui commence à rendre un peu compliqué, dans certains endroits, le mode de vie traditionnel basé sur la chasse et la pêche. Pour la première fois de leur histoire, les Achuar vont devoir prendre des décisions concertées et envisager un destin commun.

L'évangélisation, qui débutait à l'époque de Descola, s'est prolongée. Croyant me faire plaisir, les Achuar se sont spontanément présentés comme de bons chrétiens. Le lendemain de mon arrivée, ils m'ont fièrement montré qu'ils pratiquaient une sorte de messe, mais ensuite, je n'en ai plus entendu parler. On peut avoir l'impression que leur cosmogonie animiste a été dissoute dans un mode de pensée importé de l'extérieur. Mais, il ne faut pas trop s'y fier. Les Achuar semblent se retenir de parler trop ouvertement de leurs coutumes et de leurs croyances, peut-être en partie à cause d'une forme de complexe d'infériorité, classique chez les populations qui commencent à entrevoir la complexité du monde dont ils ignorent à peu près tout. Ensuite, la cosmogonie n'est pas un sujet de conversation : c'est quelque chose de vécu, qui structure les pensées et les comportements.

Que sont les «anent», titre de la BD?

Les anent sont de petites invocations chantées, fredonnées à voix basse ou récitées mentalement, qui permettent aux Achuar de communiquer avec les plantes, les animaux et les esprits, Les Achuar considèrent que toutes les créatures vivantes ont une vie intérieure -sentimentale, émotionnelle, intellectuelle- de même nature. Les plantes et les animaux sont donc considérés comme des partenaires sociaux à peu près ordinaires, et non comme des créatures à asservir et à utiliser. Cependant, le langage humain nécessitant un corps d'homme pour être parlé et compris, les conversations quotidiennes avec les plantes et les animaux reposent sur les anent.

Descola m'a confié des anent qu'il avait enregistrés quarante ans plus tôt pour que je les fasse écouter aux Achuar d'aujourd'hui. Dans un premier temps, ils m'ont dit ne plus connaître d'anent. Puis, quand j'ai commencé à oublier ce que je venais chercher, une suite de hasard m'a permis de découvrir que les anent étaient encore utilisés, y compris par les enfants.

Cela dit, je ne sais pas si les Achuar m'ont donné à entendre ces quelques anent pour me faire plaisir, comme on ressort un folklore vieillot pour plaire au touriste, ou si les anent ont gardé l'importance qu'ils avaient du temps de Descola.



Qu'est-ce que cela nous apprend du rapport que l'humain peut entretenir avec le monde, avec la vie?

L'animisme amazonien peut constituer pour nous un outil de pensée très fécond. Chez nous, même les plus fervents défenseurs de la «nature» proposent de la protéger par des parcs nationaux, des réserves, etc. ce qui est encore une façon de la mettre à distance et de lui attribuer des fonctions (de récréation et de contemplation). C'est enrichissant de savoir que pour d'autres peuples cette idée serait aussi étrange que si on nous proposait de « protéger » nos amis et les membres de notre famille pour pouvoir les contempler à loisir. La frontière entre nature et culture ne devient vraiment pensable - et questionnable - qu'une fois que l'on a pris conscience que certains peuples s'en passent très bien.

Propos recueillis par Frederika Van Ingen



Peuple racines... la lutte pour la survie

l'existence des peuples racines est menacée. Malgré les lois censées les protéger, de grands projets portent atteinte à leurs droits, leurs cultures et leurs terres. Face à cette situation, la résistance s'organise, mais ceux qui se défendent y laissent trop souvent leur vie.



Mine d'El Cerrejon

COLOMBIE - La paix à construire

Fin novembre 2016, l'Etat colombien et les Forces Armées Révolutionnaires de Colombie (FARC) sont parvenus à un accord de paix, signant la fin d'un conflit de plus de cinquante ans. Mais cet accord ne met pas fin à la violence qui vise les peuples racines. De nombreux groupes paramilitaires sévissent encore, et les conflits pour le territoire sont toujours d'actualité.

Le 26 janvier 2017, au sud de Valledupar, Yoryanis Isabel Bernal Varela est assassinée par balle par un groupe de motards. Agée de 43 ans, elle était l'une des figures phares de la lutte pour les droits des femmes et des peuples indigènes. Elle-même appartenait au peuple Wiwa, l'un des quatre peuples de la Sierra Nevada de Santa Marta, avec les Kogis, les Arhuacos et les Kankuamos. Le gouverneur Kogi, José de Los Santos Sauna, lui a rendu hommage : «Ils nous ont pris une grande leader. Quand cela se produit, cela porte atteinte à notre culture, parce que peu de personnes ont le courage d'affronter nos problèmes d'ordre public, ce qui est toujours dangereux».

Yoryanis Isabel Bernal Varela est l'une des dernières victimes d'une longue série d'attaques contre les communautés indiennes, dans la Sierra Nevada de Santa Marta et dans le reste du pays. Les leaders sociaux et les défenseurs des droits humains sont les plus visés : actes d'intimidation, détentions arbitraires, agressions physiques,

tortures, disparitions forcées, assassinats... Selon l'Indepaz (Institut d'études pour le développement et la paix), 117 leaders communautaires et défenseurs des droits de l'Homme ont été assassinés en Colombie en 2016, et 30 de janvier à mars 2017.



Yoranis Isabel Bernal Varela

Pour Tchendukua, ces assassinats font tristement écho à celui de Gentil Cruz, début 2005. Dans les premières années de l'association, Gentil Cruz a joué un rôle clé dans le processus de rachat et de restitution des terres. Ayant passé 30 ans aux côtés des Kogis, il était parvenu à tisser avec eux une étroite relation de confiance et à créer des passerelles entre les cultures. Fortement impliqué pour la préservation et la défense des Kogis, sa présence dérangeait : il a été enlevé puis assassiné par une milice paramilitaire. Dix ans après sa disparition, Tchendukua lui a consacré le film documentaire « Gentil Cruz, passeur de mémoires », réalisé par Philippe Brulois, dédié à tous ceux qui ont laissé leur vie en voulant protéger la vie et le vivant. Eric Julien revient également sur cette tragédie dans le livre « Voyage dans le Monde de Sé », aux Editions Albin Michel.

La fin du conflit armé, espoirs et défis

L'accord de paix signé en 2016 entre l'Etat colombien et les FARC peut susciter l'espoir. Il met fin à un conflit d'un demi-siècle qui a fait 260 000 morts, 45 000 disparus, et 6 millions de déplacés internes. Les peuples indigènes, ainsi que les Colombiens d'origine africaine et les petits paysans, ont été particulièrement touchés, victimes à la fois de la guérilla, des bandes paramilitaires et de l'armée colombienne.



Gentil Cruz

Cependant, les récentes attaques à l'encontre des leaders communautaires mettent en évidence le long chemin qu'il reste à parcourir pour construire une paix durable. Plusieurs acteurs armés sont toujours actifs : l'ELN (Armée de Libération Nationale, deuxième guérilla du pays), ainsi que de nombreux groupes





paramilitaires ou mafieux. Une pression grandissante pèse sur les ressources naturelles et le territoire, et les conflits socio-environnementaux sont fréquents. En dépit des lois qui imposent la consultation préalable des peuples indigènes, de multiples projets bafouent leurs droits, détruisent leurs sites sacrés et engendrent des dégâts considérables sur l'environnement. Les industries extractives sont en ce sens particulièrement dévastatrices. Sur les contreforts de la Sierra Nevada de Santa Marta, la plus grande mine de charbon à ciel ouvert du monde contamine l'air et l'eau et provoque l'assèchement des sources. Et de nombreux autres projets d'exploitation minière ou énergétique sont en préparation pour les années qui viennent...

L'urbanisation et le développement d'infrastructures, qui s'accélèrent avec l'essor du tourisme de masse, sont d'autres menaces directes. Ainsi, depuis février 2017, les peuples indiens de la Sierra de Santa Marta s'élèvent contre la construction d'un immeuble sur l'un de leurs sites sacrés, à quelques mètres de la mer. Malgré les risques, les représentants indigènes ont organisé des manifestations pacifiques et interpelé les autorités colombiennes.

Souvent, ceux qui dénoncent ce type de projets s'exposent à toutes sortes de violences, sans être entendus pour autant. Mais il arrive aussi que les mobilisations soient couronnées de succès : d'après une étude de l'Université de Cali, sur 115 projets sources de conflits socio-environnementaux répertoriés en Colombie fin 2016, 24 ont été suspendus suite à la résistance des communautés.

En cette période cruciale qui s'ouvre pour la Colombie, il nous semble plus que jamais nécessaire de continuer à nous impliquer auprès des Kogis, afin de les aider à protéger une culture et un territoire de plus en plus menacés. Il apparaît aussi essentiel de relayer leur message, qui nous met en garde contre un modèle de développement aveugle et nous rappelle que l'être humain, Kogi ou non, fait partie de la nature et ne saurait survivre sans elle.

GUYANE

Les populations amérindiennes face aux méga-mines d'or

En plein cœur de la forêt guyanaise, le projet Montagne d'Or risque d'être lancé prochainement. Il s'agirait de la plus grande mine d'or jamais exploitée sur le territoire français, avec des impacts humains et environnementaux considérables. Les populations amérindiennes de la région dénoncent le fait que leur avis n'a pas été sollicité bien que la loi exige leur consultation.

Le projet détruirait une partie encore intacte de la forêt amazonienne, poumon de la planète et zone de biodiversité extraordinaire. Car les sites industriels de ce type détruisent immanquablement la forêt et les écosystèmes sur lesquels ils s'implantent et bien au-delà, et génèrent des quantités importantes de déchets extrêmement toxiques.

Une pétition est en ligne sur le site d'Ingénieurs Sans Frontières pour demander au gouvernement français de mettre fin aux projets de mégaindustrie minière.

BRÉSIL

Les peuples racines réclament le respect de leurs droits

Le 25 avril 2017, plusieurs milliers d'Indiens du Brésil ont manifesté devant le Parlement à Brasilia pour défendre leurs droits.

Là encore, c'est la question de la délimitation du territoire qui est en jeu. Agriculture intensive, exploitations minières, barrages, routes...

Au Brésil aussi, l'existence des peuples autochtones est menacée par de grands projets qui empiètent sur leurs terres et ravagent les écosystèmes.

Et là-bas aussi, on essaie de faire taire ceux qui luttent pour leurs droits. Entre 2012 et 2016, ce sont 216 indigènes qui ont été assassinés.

La situation des peuples racines s'est aggravée depuis la destitution de Dilma Roussef en 2016, car le nouveau gouvernement est proche des lobbys de l'agro-business.

La manifestation du 25 avril, violemment réprimée par les forces de l'ordre, était organisée dans le cadre d'une semaine d'activités visant à promouvoir les droits des peuples autochtones. Les manifestants étaient munis d'arcs, de flèches et de faux cercueils symbolisant les Indiens assassinés ces dernières années.

L'EPNS a 10 ans

L'Ecole Pratique de la Nature et des Savoirs



De la nature objet à la nature sujet, du paysage au pays-sage, une école pour remettre le vivant dans la pensée et les pratiques

« Mon rêve serait que les non-indiens, les "civilisés", comme ils s'appellent eux-mêmes, arrivent à comprendre un peu les indiens. Cela nécessitera beaucoup de dialogue. Je ne sais pas quand cela arrivera, mais je pense qu'un jour, le non-indien devra commencer à penser la nature, en fait, à se penser lui, à ce qu'il est. Echanger et apprendre les uns des autres, cela serait l'objectif de cette "Ecole pratique de la Nature et des Savoirs", dont on parle depuis si longtemps. Dans une telle école, on pourrait apprendre ou réapprendre que l'homme fait partie de la nature, qu'il est possible de vivre en harmonie avec elle. Si on apprend à connaître un peu la nature, à la respecter, on peut apprendre à se respecter soi-même, pour cela il faut être patient et respecter le temps. Si ce rêve se réalise, alors je pourrais mourir en paix. »



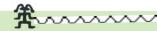
En 2006, c'est pour répondre à ce rêve, cette inspiration de Gentil Cruz, que nous avons créé dans la Drôme l'Ecole Pratique de la Nature et des Savoirs. Un lieu «laboratoire» où l'on puisse explorer des possibles, tenter la métamorphose, poser les masques du paraître, pour expérimenter dans la joie et la simplicité le monde de demain.

Le lieu

Cet espace, nous avons souhaité qu'il soit «en nature», làbas, dans ces terres du Diois, arrière-pays isolé, mais vivant, porteur d'espoirs pour demain. Immergé autant qu'immergeant, il appelle un cheminement, une mise en marche vers un horizon renouvelé pour les citadins, coupés de nos racines, éloignés de la nature que nous sommes devenus.

Le site de La Comtesse, tout a commencé par là, dans les hauts de Val Maravel. Un site unique, loin de l'agitation seconde, pour se trouver ou se retrouver. Des arbres, un paysage ouvert, parfois du vent, des arêtes, une belle demeure aux pierres jaunes.





La Ferme école de Montlahuc

Elle est venue plus tard, et cette idée folle de passer d'une ferme ovine extensive, de 600 brebis, sur 1000 hectares, à une ferme permacole, plus respectueuse des rythmes, de la biodiversité et des possibles. La Ferme école, c'est un laboratoire, tout est là possible, à porté de main, d'énergie et d'envie.

L'Ecole primaire Caminando

« Et si on créait une école primaire ? C'est par les enfants, avec les enfants que tout commence ? C'est eux qu'il faut préparer au monde qui vient ? »

C'est par cette interpellation, lors d'une des réunions de gouvernance de l'EPNS qu'est née l'Ecole primaire Caminando. Une école pour donner envie, où la nature est au centre, et où chaque enfant peut progresser à son rythme selon ses facilités, dans la découverte du lien, la coopération et le respect de l'autre. Et Muriel Fifils, la porteuse du projet, aujourd'hui directrice, de rajouter « Cette école ne devrait pas être trop chère, pour être accessible au plus grand nombre. »

Naturilys

Lorsque Fréderic et Virginie sont venus nous présenter Naturilys, leur projet d'Ecole de naturopathie, une école « pratique » et dans la nature, la résonance s'est faite très vite, avec cette possibilité d'ouvrir un chantier, vital aujourd'hui, celui de la santé. C'est le 26 janvier 2017 que les 21 étudiants de la première promotion ont commencé leur cursus de formation, échelonné sur quatre ans.

Les parcours de formation

Il y a aussi les parcours de formation, ateliers, entreprises et grand public, parmi lesquels : «Immersion Nature», «Piloter sa transition», mais aussi, «Pédagogie pour une éducation vivante», «Facilit'acteurs» qui ponctuent l'année et

les saisons, comme autant de rendez-vous, moments privilégiés de prise de recul pour penser le monde, la vie ; poser ses décisions ; se réinventer et ouvrir son regard.

Autant d'ateliers qui, depuis 10 ans, sont venus nourrir l'ADN de l'Ecole Pratique de la Nature et des Savoirs, son essence même, à savoir, comment retrouver, nourrir des liens d'alliance avec cette nature qui nous porte et nous fait vivre.

Les peuples racines en général, les Kogis en particulier

Ils nous accompagnent, nous inspirent dans cette aventure, eux qui n'ont jamais perdu la conscience du vivant, de cette immensité de la vie qui nous traverse, de laquelle nous sommes issus, et de laquelle nous dépendons. Visible et invisible, hier et demain, contrôle et incertitude, je et nous, nous sommes les fruits de multiples interactions vivantes qui nous fondent, nous agissent, donnant tout son sens à cette phrase du géographe Elisée Reclus « L'homme est la nature prenant conscience d'elle-même ».

Une urgence en cette époque géologique de l'antropocène, terme de chronologie géologique utilisé pour désigner cette nouvelle période de l'histoire, où les activités humaines commencent à avoir un impact significatif sur les grands équilibres de l'éco-système terrestre. Vous souhaitez rejoindre l'aventure, participer aux chantiers, parrainer un élève en finançant une partie de sa scolarité, devenir assistant sur une formation, relayer nos actions, chez vous, en ville, apporter des idées, des contacts, des compétences, du temps? Ce cheminement, cette ouverture de possibles, n'est envisageable qu'avec vous, non pas dans un «rejoignez-nous»... mais bien dans un «rejoignons-nous» jubilatoire et créatif.

En fraternité

L'équipe de l'EPNS, Michel / Frédéric / Claude / Muriel / Franck / Thierry / Matthieu / Camille / Eric / Christophe







L'année France-Colombie 2017



En cette année 2017, les relations entre la France et la Colombie sont mises à l'honneur. Les deux pays ont décidé d'organiser une année croisée, avec pour objectif de renforcer les liens et les échanges. C'est aussi une manière d'accompagner le processus de paix en cours en Colombie et d'actualiser la perception des deux pays auprès du grand public. Cette année

franco-colombienne a débuté par une Saison française en Colombie, suivie au second semestre 2017 par une Saison de la Colombie en France. Tous les secteurs sont concernés : culture, recherche, gastronomie, économie, sport... Avec de nombreux événements partout en France, c'est l'occasion de mieux connaître ce pays en pleine mutation.

Dans ce cadre, la Colombie sera l'invitée de la quarante-huitième édition des **Rencontres de la photographie d'Arles** du 3 juillet au 24 septembre, auxquelles, avec le soutien de l'Association du Méjan (Actes Sud), Tchendukua et deux représentants Kogis ont été invités à participer.

Actualités

Arles - Exposition Zigoneshi... Dialogue avec les Indiens Kogis -Kagaba- de Colombie

Dans le cadre de l'année franco-colombienne, Tchendukua participera, cet été, aux Rencontres de la photographie d'Arles avec une exposition dans les locaux de la librairie Actes Sud.



Soixante photos seront présentées pour mieux comprendre qui sont les Kogis, comment ils vivent et quel dialogue on peut engager avec eux. Soixante photos intimistes, pour témoigner d'une société profondément humaine où tout est « signe ».

Deux conférences seront proposées, l'une à l'inauguration de l'exposition en présence de deux représentants de la société des Indiens Kogis ; l'autre, en septembre, en clôture des Rencontres.

Où : Librairie Actes Sud, Place Nina Berberova, Arles

Quand: Du 3 juillet au 24 septembre 2017 Conférences: les 4 et 5 juillet de 18h à 20h30, Espace Méjan (accès par la librairie Actes Sud)

STAGES de L'École Pratique de la Nature et des Savoirs

Immersion nature

Comment retrouver une relation d'alliance et non de domination avec la nature ? Comment renouer les liens du vivant ? Telles sont les questions au centre du parKours « Immersion nature ».

> du 3 au 12 août 2017 à La Comtesse (Drôme)

Le Cercle des Passeurs

Les peuples racines nous proposent une lecture différente du monde, nous faisant toucher à ce qui, en l'homme, est universel. Venez rencontrer des passeurs de ces savoirs, réunis exceptionnellement.

> du 28 juillet au 2 août 2017 à La Comtesse (Drôme)

Plus d'infos sur : www.ecolenaturesavoirs.com

Le jeudi 6 juillet 2017 à 20 h

À l'ASIEM, 6 rue Albert de Lapparent, 75007 Paris

Le Cercle des Passeurs et Tchendukua,

en partenariat avec les Rencontres Perspectives vous proposent un :

Dialogue avec les Indiens Kogis (Kagaba) de Colombie

En présence de Arregoces Coronado, José Gabriel Limako, Eric Julien (fondateur de l'Association Tchendukua), Frederika Van Ingen (Le Cercle des Passeurs).

Prix des places : 20 €

Informations et réservations : www.tchendukua.com

Merci à nos partenaires





























Ont contribué à ce numéro Rédaction : Eric Julien, Frederika Van Ingen, Marie-Hélène Straus, Michel Podolak, Pauline Thieriot / Relecture : Jacqueline Bac / Crédit photos : Eric Julien, Jean-Jacques Liengme, Léo Rahard, Pascal Greboval, Philippe Brulois, Tchendukua, El Heraldo -Colombia.com / Graphisme : Calandre / Impression : Corlet -Condé-sur-Noireau / papier recyclé.



